D-DAY

Jean-Baptiste Pattier
Dessins de Chaunu

D-DAY

Histoires mémorables
du Débarquement

DUNOD
POCHE

À mes parents, Jean-Pierre et Anne-Marie, avec qui j'ai découvert pour la première fois les plages du Débarquement

À mon père Jean-Pierre Pattier, engagé depuis de nombreuses décennies pour la défense de la mémoire des déportés, des Résistants et des anciens combattants,

Jean-Baptiste Pattier

À Syldia,

Emmanuel Chaunu

Mise en pages : Kepler

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :

Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.

Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.

Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.

Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2019,
Dunod, 2024 pour la présente édition
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-086685-4

Introduction

2023. Deux voix se sont tues. L'une, intime, inoubliable et sincère. L'autre, humble, forte et inspirante. La première est celle de ma grand-mère, Denise Pattier, qui vécut les bombardements de Lisieux dans la nuit du 6 au 7 juin 1944. L'autre est celle de Léon Gautier, il était le dernier membre encore en vie des 177 soldats du commando Kieffer, seuls fantassins français du Jour J. Ma grand-mère s'est éteinte à l'âge de 99 ans le 6 janvier 2023, Léon Gautier a quitté la terre qu'il avait libérée le 3 juillet 2023, il avait 100 ans. Denise était une civile parmi des milliers, Léon, un des 150 000 combattants du Débarquement. Denise fut libérée, Léon fut un libérateur.

Les rencontres avec Léon Gautier en tant que jeune reporter furent des moments à la fois exceptionnels et d'une simplicité déconcertante. Exceptionnels, car échanger avec un soldat français du Jour J est un moment rare et précieux, impose le respect et la plus grande écoute. Ces instants étaient simples car Léon Gautier instaurait une proximité en quelques minutes, les mots choisis pour raconter son histoire et celle de ses camarades étaient sobres, efficaces, il ne se considérait pas comme un héros et n'appréciait pas qu'il soit nommé ainsi. Léon Gautier souriait, il aimait rire et s'enrichissait de rencontres

humaines. Il n'était pas dupe non plus concernant l'intérêt politique et médiatique tardif autour des bérets verts du commando Kieffer. Certains survivants n'ont reçu la Légion d'honneur qu'en 2004 pour le 60e anniversaire du Débarquement. Sans rancune mais avec franchise et droiture, il rappelait que plusieurs de ses camarades ont vécu des galères après la guerre, certains étaient même devenus sans domicile fixe. La reconnaissance pleine et entière de la République vis-à-vis de ces concitoyens, ces soldats français du Jour J, eu lieu le 6 juin 2019 pour le 75e anniversaire du D-Day lors d'une grande cérémonie nationale présidée par Emmanuel Macron depuis la plage de Colleville-Montgomery, là où ont débarqué Léon Gautier et ses 176 frères d'armes le 6 juin 1944.

Durant les trente premières années de ma jeune vie, j'ai grandi avec les récits de mamie Denise mais aussi avec ceux de mon autre grand-mère Renée Lecomte, surnommée « Mamie nénette », décédée en 2009. Elles ont toujours eu à cœur de partager leurs histoires à ceux qui souhaitaient les entendre. Fasciné et ému par les détails de leurs explications, la richesse de leurs anecdotes et intéressé par leurs analyses, je pouvais les écouter pendant des heures. Lors des repas du dimanche, au cours des déjeuners chez elles de ma plus tendre enfance jusqu'au baccalauréat ou à l'heure du goûter, mes oreilles ne voulaient rien perdre de leurs conférences. Comme des trésors révélés, je ne voulais rien manquer. Il a fallu attendre plusieurs années pour comprendre. Les premières références à la Seconde Guerre mondiale se traduisaient par des remontrances quand je ne terminais pas une assiette. « Si tu avais connu la guerre, tu finirais tes haricots verts » m'enjoignait mamie Nénette. Le mot

« guerre » évoquait tellement la peur et la mort, que j'en terminais mon plat. Et d'années en années, j'ai compris en échangeant avec ma grand-mère toutes les souffrances endurées et tous les sacrifices consentis. Pourquoi je n'avais pas le droit de me plaindre. Mamie Denise, née Leterrier, parlait « des événements », expression consacrée par de nombreux anciens pour qualifier le Débarquement et l'été 1944, avec précision et pudeur. Il n'était pas rare de la voir pleurer face au retour des guerres du début du XXIe siècle en Irak, en Afghanistan ou en Syrie. Elle était tellement inquiète pour nous, ses petits et arrière-petits-enfants, elle priait pour que l'on ne connaisse jamais la guerre.

Que cela soit avec ma grand-mère ou avec Léon Gautier, nos moments d'échanges et de transmission représentent des instants uniques où la sensation

et l'intime conviction de parler en tête à tête avec l'histoire restent ancrées dans ma mémoire. Une histoire incarnée et humaine, au-delà des photos en noir et blanc, des panneaux des musées et des paysages de nos villes normandes reconstruites. En cette année du 80e anniversaire du Débarquement, j'avais envie d'écrire cet ouvrage en tant que jeune Normand de 39 ans né en 1985 dans cette ville de Lisieux, marquée par la guerre, là où j'ai grandi. Cette ville présente à la face de ses visiteurs et de ses habitants les stigmates de sa reconstruction aux qualités esthétiques loin de faire l'unanimité. Il fallait reconstruire vite et bien, efficace et pragmatique, avec un budget raisonnable. Si l'ouverture de grandes artères larges et lumineuses a pu être bénéfique, les briques rouges ou le gris des moellons ont remplacé les splendeurs passées des pans de bois ancestraux de la capitale européenne du bois sculpté. Les artères de Lisieux sont les symboles d'une ville détruite aux trois quarts. Certains qualifient cette ville de triste, ou même de sinistre. Elle a le visage que la guerre lui a donné, mais surtout celui de la vie qui a repris sur les ruines de la Seconde Guerre mondiale. Désormais, les Lexoviens et les descendants de celles et ceux qui ont connu la guerre y vivent en paix. En allant au collège puis au lycée, plus je comprenais l'environnement dans lequel je vivais, plus j'étais saisi par le contraste entre ce paysage, conséquence de l'horreur des bombardements, et la légèreté de la vie, insouciante, qui suivait son cours. Sans doute pensons-nous que la paix est acquise et éternelle. La ville de Lisieux porte aussi les âmes et les souvenirs de ses habitants qui ont connu l'Occupation, la Seconde Guerre mondiale, la bataille de Normandie, la Libération et la reconstruction. Dans les années 2010, quand je voyais

aux actualités les images des villes syriennes détruites, je ne pouvais m'empêcher de penser : Lisieux fut comme Alep. Lisieux fut aussi Kharkiv ou Marioupol. Les ruines des villes ukrainiennes bombardées par les Russes ont réveillé les souvenirs des récits de ma grand-mère et son message adressé aux générations futures : « Plus jamais ça ». Mais elle n'est plus. À l'été 1944, les villes de Normandie avaient le paysage des villes ukrainiennes, celui de la destruction, des ruines, de la désolation avec ces corps sans vie ou mutilés dans les décombres. Si les raisons géopolitiques, les espaces géographiques diffèrent d'une guerre à l'autre, la souffrance physique et mentale des civils ou des soldats, le traumatisme demeurent hélas le dénominateur commun.

Toujours à l'esprit, le courage de mes grands-mères, la force de l'engagement humble et courageux de Léon Gautier. Ces deux disparitions et le retour de la guerre en Europe m'ont conduit à réfléchir sur la mémoire du Jour J. Depuis quand les autorités commémorent-elles le Débarquement et pourquoi ? Quand les commémorations officielles sont-elles devenues aussi importantes ? Quels sens et quelles fréquentations pour les cimetières et les sites du Jour J, lieux de mémoire devenus incontournables ? La question du tourisme de mémoire est très importante, les musées sont nombreux à la fois médiateur de l'histoire, des savoirs et des mémoires. Raconter le Débarquement aux touristes en ce XXI^e^ siècle est aussi un marché économique qui rapporte et inspire les projets les plus surprenants. Comme cette idée actuellement en débat de spectacle avec comédiens, figurants et écrans géants dans lequel le public est embarqué sur une tribune montée sur rail qui se déplace au fil des tableaux. Ce projet suscite la polémique et pose de nombreuses questions. Ce type de show est-il

en adéquation avec la portée historique et mémorielle du Débarquement et de la Bataille de Normandie ? Faire de la Seconde Guerre mondiale et du Jour J un spectacle, est-ce respecter les lieux et les victimes ? Faut-il tout accepter sous prétexte du développement économique ? Ou au contraire est-ce une nouvelle forme de récit pour toujours intéresser les générations futures et transmettre l'histoire ? Enfin, cette question centrale doit être posée, 80 ans après le Débarquement à l'heure où les survivants, qu'ils soient soldats ou civils, disparaissent au fil des jours. Que faire de cet héritage matériel et immatériel inscrit dans les paysages ? Hormis les vestiges du port artificiel d'Arromanches construit par les Britanniques, les traces visibles sur la côte sont surtout celle des Allemands : blockhaus, casemate, canons, batteries de défense. Faut-il les préserver ? Quel sens donner à ces infrastructures bâties par l'occupant et non par les libérateurs ? Faut-il classer les plages du Débarquement au patrimoine mondial de l'humanité à l'UNESCO ? Comment faire d'une terre de guerre, de mort et de sang, un lieu culturel et de célébration de l'humanité là-même où des êtres humains se sont entretués ?

Jean-Baptiste Pattier

À la recherche de la mémoire perdue

Mon père est né à Verdun en 1923, je suis né à Caen en 1966. Lui comme moi, nous avons passé notre enfance sur des territoires marqués par l'histoire.

Enfant, je passais l'été sur les plages du Débarquement. Les stigmates de la guerre avaient disparu depuis longtemps et les plages étaient redevenues des lieux de paix, de loisirs… l'espace idéal des grandes vacances, le

paradis de l'enfance. Un sentiment de liberté m'envahissait quand je découvrais de la digue, l'immensité de la mer.

Bien qu'insouciant, je savais qu'ici s'était déroulé un des événements fondateurs de notre Europe du XX^e^ siècle.

Avec mon frère, nous jouions au Débarquement en creusant des trous et nos pelles devenaient des fusils.

Mes héros étaient ces soldats aux casques plats que des siècles auparavant, Guillaume allait de sa Normandie natale, conquérir.

Plus tard, mon père m'emmena au cimetière d'Omaha Beach, où je pus de mes yeux, voir la puissance d'une démocratie en découvrant les étoiles de David qui rompaient la monotonie des croix parfaitement alignées sur ce drap vert tendu au-dessus de la plage d'Omaha la Sanglante.

En gambadant vers les flots, je croisais les ombres de ces jeunes hommes qui remontaient difficilement vers la plage sous la mitraille. Un chassé-croisé historique dans un morceau de temps arrêté.

Grâce à eux et à leur sacrifice, je vivais mon enfance dans la joie et l'innocence.

J'ai gardé cette reconnaissance en moi et en ces temps tourmentés, où la mémoire s'étiole, je m'interroge sur la façon de transmettre cette mémoire pour les générations futures.

J'espère que ce livre contribuera à l'entretenir.

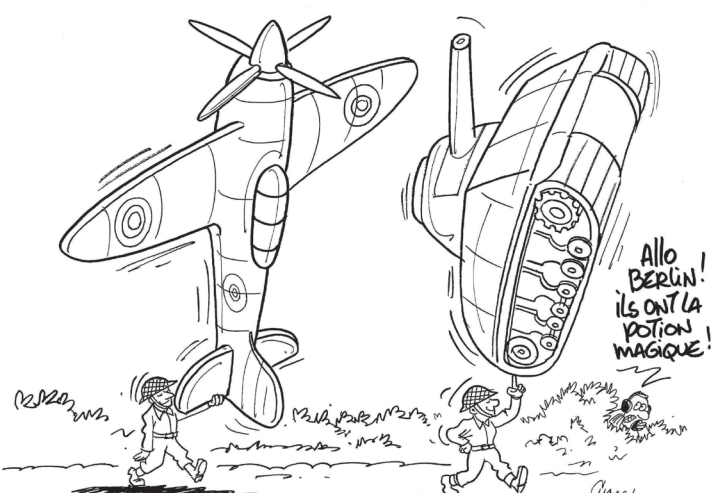
En attendant, les mots et le talent de Jean-Baptiste m'ont inspiré des dessins tantôt graves, tantôt drôles.

J'y ai mis mon cœur, mon énergie… la même que j'avais quand je goûtais à la liberté sur les plages de mon enfance. Une liberté si fragile en ce monde incertain.

Emmanuel Chaunu

Première partie

Les préparatifs du Débarquement



Le choix de la Normandie

L'idée d'un débarquement sur le rivage européen est présente dans l'esprit du Premier ministre britannique Churchill dès l'été 1940. Après la débâcle de juin 1940 et l'épisode de Dunkerque, avec le rembarquement *in extremis* de 200 000 soldats britanniques du nord de la France vers l'Angleterre, l'obsession de Churchill est de revenir sur le continent. Au mois de juillet 1940, il crée un commandement des opérations combinées pour réfléchir à un prochain débarquement. Le lieu comme la date ne sont pas encore déterminés mais l'ambition est affichée. Un des objectifs de ce commandement est d'organiser des raids pour tester les défenses allemandes comme sur les îles Lofoten en Norvège au mois de mars 1941. C'est un succès, les Allemands sont pris par surprise et vite dépassés. Les Britanniques repartent pour l'Angleterre avec 200 prisonniers allemands à bord de leurs navires. À cette époque, les Britanniques sont encore et toujours seuls à se battre contre les Allemands, la France et l'Europe sont occupées, les États-Unis ne sont toujours pas engagés dans le conflit et l'URSS reste sur ses positions de non-agression après la signature du pacte germano-soviétique de 1939. Mais à partir de juin 1941, le contexte international est bouleversé, l'évidence d'un débarquement ne fera que s'affirmer mois après mois.

Le 22 juin 1941, les Allemands attaquent l'URSS. La Grande-Bretagne n'est plus isolée. Même si Churchill n'aime pas les communistes, ce n'est pas le moment de refuser une alliance contre Hitler et le nazisme. « Si Hitler attaquait l'enfer, je n'hésiterais pas à défendre le diable », déclare alors le Premier ministre britannique. Moins d'un mois après le début de l'offensive allemande contre l'URSS, Staline sollicite les Britanniques pour l'ouverture d'un second front à l'ouest. Il souhaite un débarquement sur les côtes du nord de la France ou en Norvège.

Au mois d'octobre 1941, Churchill demande à lord Louis Mountbatten, célèbre capitaine de la Royal Navy, de prendre la tête des opérations combinées. Après la réflexion, place à l'action. La mission : préparer une offensive sur une côte occupée par l'ennemi. Churchill évoque même déjà le sud de l'Angleterre comme zone de stationnement et de départ de l'opération. « Faites-en un tremplin d'où nous lancerons l'assaut », enjoint Churchill. Mountbatten a aussi pour tâche d'inventer et de fabriquer de nouveaux véhicules, de nouvelles infrastructures, de nouveaux dispositifs, en vue d'un débarquement dans lequel les trois armées seront engagées.

Tout s'accélère à partir du 7 décembre 1941 et l'entrée en guerre des États-Unis, suite à l'attaque japonaise contre la base navale américaine de Pearl Harbour. Entre le 22 décembre 1941 et le 14 janvier 1942, se tient à Washington la conférence Arcadia. Les Américains et les Britanniques s'accordent sur la priorité de vaincre l'Allemagne nazie. Cette stratégie est baptisée Germany First, et se concrétise par la mise en place d'un commandement unique des troupes avec la création d'un état-major commun. Les Américains s'engagent à activer

le plus rapidement possible le plan Boléro qui consiste à transférer des États-Unis vers la Grande-Bretagne des hommes et des équipements.

Au mois de mars 1942, le président américain Roosevelt informe Churchill de son ambition d'ouvrir un second front au plus vite. Dans un premier temps, les Américains élaborent deux plans sans consulter les Britanniques. À la direction de la conception de cette première ébauche : le célèbre général des forces armées américaines George Marshall. Ce premier plan prévoit un débarquement entre Le Havre et Boulogne-sur-Mer au printemps 43. 48 divisions, 6 000 avions et 7 000 navires seraient engagés dans cette opération de grande ampleur ayant pour nom de code Round-up. Le second projet baptisé Sledgehammer, mot allemand signifiant « massue » en français, consisterait à organiser une tentative de débarquement en Normandie et plus précisément dans le Cotentin dès les prochains mois. Cet assaut serait enclenché en cas d'urgence pour aider les Soviétiques à l'est.

Ces plans sont présentés aux Britanniques à Londres le 8 avril 1942. Si Churchill valide l'idée de l'opération Round-up, il ne partage pas en revanche le calendrier proposé par les Américains. Selon lui, le printemps 1943 est trop prématuré pour organiser et mener un assaut de cette importance. Et en ce qui concerne le débarquement dans le Cotentin, le Premier ministre britannique y est farouchement opposé à cause notamment de la géographie. Il semble si simple pour les unités allemandes d'empêcher toutes percées en coupant ce bras de terre enfoncé dans la mer. Les Américains et les Britanniques ne parviennent pas à s'entendre. Le premier projet est mis en suspens, le

second est abandonné. Roosevelt menace de se retirer du front européen pour se consacrer au Pacifique et à la guerre contre les Japonais. De son côté, Staline se fait de plus en plus pressant pour l'ouverture du second front. Une délégation soviétique conduite par Molotov, le ministre soviétique des Affaires étrangères, se rend à Washington le 29 mai 1942. Les deux parties s'engagent à se soutenir mutuellement dans cette guerre menée contre l'Allemagne nazie et s'accordent sur l'ouverture d'un second front en Europe en 1942. Finalement, c'est la voie du compromis qui l'emporte. Sur proposition des Britanniques, un premier débarquement allié aura bien lieu mais en Afrique du Nord à l'automne 1942. L'objectif est de disperser les forces allemandes, là où l'ennemi est le plus faible, loin du Reich et des territoires occupés sur le continent européen.

En parallèle de ces discussions diplomatiques, lord Mountbatten compte bien honorer la mission que lui a confiée Churchill et met au point plusieurs attaques sur les côtes françaises en vue d'étudier la résistance et les failles de la défense allemande. Il souhaite aussi tester l'organisation des troupes et les stratégies à employer en vue d'une attaque de grande envergure. L'opération la plus emblématique a lieu le 19 août 1942 à Dieppe, port et station balnéaire de Seine-Maritime en Normandie et a pour nom de code Jubilee. C'est un fiasco, l'échec est total, le bilan est lourd. Sur 6 100 soldats qui ont pris part à cette attaque, près de 1 000 sont morts. Les Canadiens représentaient 77 % des effectifs. Le plus grand nombre de tués se compte donc dans les rangs canadiens. À ce désastre humain, s'ajoutent les pertes matérielles : une trentaine de péniches de débarquement et une centaine d'avions de la RAF. La Royal Air Force n'avait jamais perdu autant de chasseurs

en une journée et le raid de Dieppe détient le triste record de toute la Seconde Guerre mondiale en perte d'avions pour la RAF. La malchance frappe cette opération avant même que les soldats aient atteint le rivage. 250 navires et péniches de débarquement transportent les troupes. Lorsque le 3e commando s'approche de la côte, il croise un convoi allemand qui descend la Manche de Boulogne à Dieppe. L'affrontement est inévitable. Les deux forces navales s'échangent des tirs fournis provoquant un bruit assourdissant. L'effet de surprise est totalement raté. Même si les soldats alliés arrivent à poser le pied à Dieppe ou sur d'autres plages situées sur une vingtaine de kilomètres entre Berneval à l'est et Quiberville à l'ouest, ils n'arrivent pas à progresser à l'intérieur des terres. Au prix de nombreuses vies sacrifiées, les enseignements de ce camouflet sont nombreux. Il faudra à l'avenir une meilleure coopération et communication entre les armées et plus de précisions dans les renseignements des positions ennemies. De plus, le recours aux bombardements aériens et à l'artillerie navale est considéré indispensable pour endommager les défenses allemandes et assurer la réussite d'un débarquement de grande envergure. Un dernier point n'est pas négligeable dans la dure bataille diplomatique et stratégique qui oppose les Alliés au sujet de l'ouverture d'un second front. L'échec de Dieppe conforte Churchill dans sa position. Un débarquement majeur en Europe de l'Ouest ne peut avoir lieu maintenant. L'idée d'une ouverture des hostilités en Méditerranée s'impose malgré la déception affichée de Staline et les réticences des Américains. Les soldats alliés débarquent en Afrique du Nord le 8 novembre 1942.

L'année 1943 est décisive dans le choix des plages de Normandie pour le débarquement allié et l'ouverture

du second front à l'ouest. Lors de la conférence de Casablanca du 14 au 24 janvier 1943, les Alliés entérinent leur volonté d'organiser un débarquement sur les côtes du nord-ouest de l'Europe. Pour en étudier les options et élaborer des plans, les Alliés créent un état-major conjoint interarmé avec à sa tête le général britannique Frederick Morgan qui prend le titre de COSSAC, *Chief of Staff to the Suprême Allied Commander*, c'est-à-dire le chef d'état-major du commandant suprême allié.

Une autre décision importante est prise à l'issue de la conférence Trident de Washington qui se déroule du 12 au 25 mai 1943. Après la victoire des Soviétiques à Stalingrad le 2 février 1943, Churchill s'inquiète du mouvement des divisions de Staline lancées vers l'Europe centrale et les Balkans. Il craint une perte d'influence en Méditerranée et dans les pays environnants. Lors de cette conférence, deux débarquements alliés sont décidés. Le premier aura lieu en Sicile dès septembre 1943 et répond aux volontés du Premier ministre britannique, soucieux d'intervenir en Italie pour ensuite se diriger vers les Balkans et contrer les Soviétiques. Si les Américains ont accepté, c'est très certainement parce que les Britanniques ont fixé avec eux deux points essentiels : le débarquement majeur à l'ouest aura lieu en France et à la date du 1er mai 1944.

Aux premiers jours de l'été 1943, du 28 juin au 4 juillet, c'est au tour des hauts gradés britanniques de tenir une réunion secrète pour plancher sur le futur débarquement sur les côtes du nord-ouest de l'Europe. Les débats sont menés par lord Mountabatten et le général Frederick Morgan. Dans un premier temps, ils font face à un parterre de généraux britanniques sceptiques et profondément pessimistes mais plus les idées fusent, plus

l'enthousiasme et la confiance semblent gagner les esprits. À l'issue des échanges, la proposition de débarquer en Normandie l'emporte sur la Norvège, la Bretagne, le golfe de Gascogne et le Pas-de-Calais. Certes, la Normandie est située à environ 150 kilomètres de l'Angleterre mais l'effet de surprise devrait fonctionner. Les longues plages de sable à l'abri des rafales de vent de secteur ouest grâce à la pointe du Cotentin sont idéales pour mener à bien une opération amphibie. Enfin, les défenses ennemies semblent moins menaçantes. Le nom de l'opération est adopté. Elle est baptisée Overlord, « Seigneur suprême ». De nombreuses idées du plan américain Round-up sont reprises. Le projet est officiellement adopté par Roosevelt, Churchill et les militaires lors de la conférence Quadrant qui se tient à Québec du 17 au 24 août 1943. Il ne reste plus qu'à annoncer l'heureuse nouvelle à Staline.

Churchill, Roosevelt et Staline se réunissent pour la première fois de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale à Téhéran du 28 novembre au 1er décembre 1943. Le projet d'ouverture d'un second front à l'ouest, tant réclamé par le chef de l'URSS, est enfin présenté. Staline approuve le plan et semble rassuré par les objectifs affichés par les Alliés. Le débarquement sur les plages de Normandie aura bien lieu.

Un état-major pour le plus grand débarquement de l'histoire

À Téhéran, une fois assuré par Churchill et Roosevelt de l'ouverture d'un second front pour le printemps 1944, Staline met la pression à ses alliés britanniques et américains. Tout d'abord sur le délai pour préparer une telle opération : seulement cinq mois. Et surtout, Staline souhaite la nomination au plus vite d'un commandant en chef. Churchill propose aux Américains de le désigner car ils auront le plus grand nombre de forces engagées dans cet assaut. Roosevelt accepte et doit choisir le futur commandant avant le 1er janvier 1944.

À la surprise générale, ce n'est pas le général George C. Marshall, le chef d'état-major de l'armée américaine, qui est désigné. Pourtant, il est le porteur du fameux projet initial de débarquement intitulé Round-up et se sent lui-même légitime pour endosser la fonction. Mais Roosevelt a tellement confiance en Marshall et le général américain est si essentiel pour lui qu'il ne peut se résoudre à le voir partir pour l'Angleterre. « Il me semble que je ne pourrais pas dormir la nuit si vous

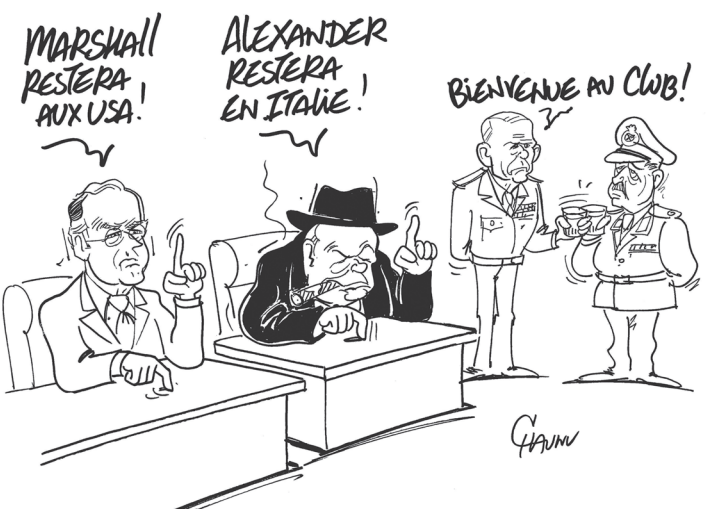
n'étiez plus sur le territoire des États-Unis » confie Roosevelt à Marshall. L'homme de la situation sera donc le général Dwight Eisenhower. Marshall apprend qu'il est écarté dans des circonstances peu élégantes. Le 6 décembre 1943, Roosevelt décide d'annoncer par télégramme la nomination d'Eisenhower à Staline. Le président américain ne trouve pas mieux que de dicter à Marshall en personne la missive informant le Maître du Kremlin de la fameuse nouvelle. Marshall apprend ainsi que le poste si prestigieux et tant convoité n'est pas pour lui. L'information sera officialisée dans les médias le 24 décembre 1943.

Quand Eisenhower est nommé, il ne bénéficie pas d'une grande notoriété auprès du grand public mais il a la confiance de Marshall. Le chef d'état-major américain avait choisi en 1942 Eisenhower pour assurer le commandement de l'opération Torch, le débarquement en Afrique du Nord. Auréolé de succès, Eisenhower prépare et organise ensuite à partir de février 1943 le débarquement en Sicile. Cette opération se déroule l'été suivant et se conclut par une nouvelle réussite qui permettra aux troupes alliées d'atteindre l'Italie continentale à partir de septembre. Moins de quatre mois plus tard, le général Eisenhower devient le commandant suprême des forces alliées en vue de l'opération Overlord. Une fois arrivé et installé à Londres le 14 janvier 1944, Eisenhower crée le SHAEF, *Supreme Headquarters Allied Expeditionnary Force*, le quartier général suprême des forces expéditionnaires alliées.

Pour conduire cette noble mission, Eisenhower est entouré de hauts gradés britanniques et américains. Son second est l'Air chief marshal Arthur Tedder.

L'Écossais est devenu son ami, ils se sont connus sur le théâtre des opérations en Afrique du Nord et en Italie. Le chef d'état-major est le lieutenant général américain Walter Bedell Smith. Depuis la fin de l'année 1942, il est en Grande-Bretagne en tant que chef d'état-major des zones de combat en Europe. Il est reconnu pour ses qualités d'organisation et de coordination des moyens techniques et humains et pour sa force de travail. Il est attentif au moindre détail. Il a la lourde tâche de gérer les désaccords entre Américains et Britanniques sur la conduite des opérations. Tenace dans ses prises de position et dans les objectifs fixés, Churchill le surnomme le « bulldog ». Le commandant des forces navales est l'amiral britannique Sir Bertram Ramsay. Il devient célèbre en juin 1940 pour avoir organisé l'évacuation de Dunkerque. En 1942, il planifie le débarquement en Afrique du Nord et en 1943 celui de Sicile. En cette année 1944, il reçoit la charge spécifique d'organiser le Débarquement, opération baptisée Neptune. Il est ainsi nommé commandant en chef des forces navales d'invasion. Côté aviation, Trafford Leigh-Mallory, l'Air-Vice-Marshal de la Royal Air Force et vétéran de la bataille d'Angleterre, devient le commandant des forces aériennes alliées.

Reste un dernier personnage clé à désigner, celui qui prendra la tête des troupes terrestres. Dans un premier temps, Eisenhower souhaite nommer le général britannique Harold Alexander qu'il a bien connu aussi lors des opérations en Afrique du Nord et en Sicile. Il le considère comme le plus grand stratège britannique et apprécie ses qualités humaines, Eisenhower parle même de relations d'amitié entre lui et Alexander.



Mais Churchill, toujours obsédé par la Méditerranée et les Balkans, préfère qu'il reste à la tête des unités en Italie. Finalement, le Britannique Sir Bernard Law Montgomery reçoit la mission de diriger les forces terrestres. Il est connu pour ses faits d'armes dans le désert de Libye et pour avoir remporté la bataille d'El Alamein, entre fin octobre et début novembre 1942, face au maréchal allemand Rommel surnommé le « renard du désert ». Les deux hommes se retrouveront en Normandie. Pour mener à bien le débarquement, la bataille de Normandie et la libération de l'Europe, Montgomery aura pour titre officiel Commandant du 21e groupe d'armées. L'état-major est constitué, reste à échafauder les plans du débarquement qui a pour objectif final de vaincre l'Allemagne nazie.